

Esther Ferrer

Risquer de faire la différence en agissant dans des territoires qu'on ne connaissait pas

Fervente pionnière de l'art action, Esther Ferrer¹ est considérée comme l'une des artistes basques majeures de sa génération. En 2011, elle m'a invité chez elle pour y déguster le thé et discuter des développements de l'art. Mon objectif était de mieux cerner la vision de l'artiste par rapport à ce qu'on nomme aujourd'hui la performance. Cette entrevue a été réalisée à Paris (France).

Pourriez-vous me décrire brièvement l'historique de vos productions artistiques afin que je puisse saisir le cheminement que vous avez fait en performance ?

À mes débuts, j'ai commencé à faire de la peinture et du dessin. Un jour, un ami plasticien est venu me dire qu'il connaissait des gens qui faisaient des trucs bizarres. Ces derniers cherchaient une femme pour expérimenter des actions. J'ai ainsi accepté de me jeter dans le vide avec eux. On ne savait pas où on allait ; c'est ce qui me plaisait. C'est une approche que je suggère aujourd'hui à mes élèves : projette-toi dans le vide. C'est de cette manière que j'ai commencé la performance.

Quelle est votre méthodologie lorsque vous concevez une action ?

Je n'ai pas de méthodologie, mais plutôt une façon de faire. Mon champ d'intérêt : savoir pourquoi on parle. Quelle est l'origine de la langue? Pourquoi sommes-nous les seuls primates qui émettent des sons articulés? J'ai lu abondamment sur les sujets de la langue et de la marche; et j'ai décidé d'explorer cette idée dans une performance en cherchant une forme qui me convenait. J'ai organisé ma proposition artistique en faisant des écrits et des dessins de ce que je souhaitais réaliser. Dans mon travail, je suis très minimaliste et je fouille l'absurde.

En performance, c'est la réalité qui s'impose. « L'accident fait partie de l'ordre ». Je peux improviser, mais uniquement si j'ai une idée en tête. C'est la situation qui commande. Cette façon de construire m'a aidé à être attentif à tout ce qui arrive. Je commence en sachant ce que je vais faire et je ne sais jamais comment ça va finir. Je m'aventure dans des situations qui me contrôlent ou pas, qui me positionnent dans des territoires que je n'avais pas pensés.

Avez-vous une thématique de travail ?

Non. Il m'arrive de faire des performances qui n'ont rien à voir théoriquement avec la politique ni l'art. Dans cet ordre d'idée, mes actions s'ajustent à des situations sociales ou des problèmes contre les femmes (je suis féministe). Je ne fais pas d'art féministe, mais je suis féministe 24h sur 24. Cela déteint sur tout ce que je fais. J'ai le choix de crier, de protester ou de râler contre quelque chose qui me semble injuste.

¹ Esther Ferrer (1937-) est connue pour son travail plastique et ses performances, seule ou au sein du groupe espagnol ZAJ (formé en 1964 et dissous en 1996). En 1999 et 2008, elle a représenté l'Espagne à la Biennale de Venise.

Il y a quelques années, je suis allé à un festival d'art action à Madrid (Espagne) organisé par Bartolomé Ferrando pour faire une performance préméditée. Quelques jours avant l'événement, j'ai lu dans les journaux qu'il y avait eu 1863 morts : des individus de différentes nationalités qui ont perdu la vie en essayant d'émigrer dans des pays de l'Union européenne. Émigrante moi-même, je me suis dit que le monde devait être au courant de cette tragédie. J'ai alors décidé d'édifier une action par rapport à cette catastrophe. Je n'avais pas choisi de parler de ce sujet; ce dernier s'était présenté à moi.

Lorsque vous utilisez l'oralité, est-ce dans un but précis de communiquer quelque chose à votre public?

J'ai réalisé beaucoup de performances où je ne parle pas du tout. J'aime que les gens sachent que le temps passe et qu'il ne se répètera jamais. Par exemple, dans une action antécédente, j'ai mis une bande sonore qui disait : « quelle heure il est » ? Dans une autre, on pouvait entendre : « première minute de performance ; deuxième minute de performance ». En fait, ce qui m'intéresse ce n'est pas ce que je dis, mais plutôt la forme dans laquelle je l'émet. C'est la façon de s'exprimer qui mène les gens à comprendre ce que je suis en train de faire. C'est comme s'il fallait saisir ce qui se cache derrière un rideau. Pour assimiler quelque chose, le spectateur est dans l'obligation de soulever ce rideau pour aller voir de l'autre côté. Autrement dit, le langage n'est qu'une forme. Pour s'offrir le sens, l'individu doit déchiffrer ce qui est derrière le langage. Chaque son, chaque mot est comme un rideau. En art, je m'amuse beaucoup à faire ça, surtout dans mes conférences.

Quelle est votre définition de l'improvisation en performance?

Improviser, c'est très difficile. Avant une performance, je pense à ce que je vais dire, je prends des notes et je lis beaucoup sur le sujet traité. Si lorsque je parle, j'ai envie de dire d'autre chose; je le fais. Quand je commence une action, je n'improvise pas à 100%. J'ai besoin d'un cadre. Quand j'ai une idée, souvent je la raconte d'une manière tout à fait différente parce que je ne veux pas m'ennuyer. Je transforme mes actions et les adapte à ma situation psychologique et physique du moment. Je le fais selon mes besoins. Je ne peux plus performer comme je faisais il y a 30 ou 40 ans. J'aime bien que les actions se transforment et vieillissent avec moi.

Quel est le risque en performance aujourd'hui?

À une époque, la performance garantissait d'être ridicule. Les gens t'insultaient, rigolaient et t'agressaient de temps en temps (j'ai été importuné plus d'une fois) à cause des idées marginales que je mettais en mouvement. Si je faisais des actions, j'étais à la frontière de l'espace artistique. Il y avait un risque d'une certaine façon, mais c'était le commencement de moments d'exaltation. J'étais tellement contente de pouvoir faire ce que je voulais; j'essayais de pénétrer dans un territoire que je ne connaissais pas du tout. Toutefois, personne ne s'intéressait à ces trucs, encore moins les institutions culturelles.

Aujourd'hui, je crois que le risque en performance est de délaissé ses caractéristiques réactives qui aident à transformer la forme artistique. Pour l'artiste actuel, le risque est de perdre toute identité, car le public regarde et comprend l'art action comme un spectacle ou une pièce de théâtre.

Qu'est-ce qui cause le rire en performance ?

Je ne sais pas. Je n'essaie jamais de faire rigoler les gens. Si mon travail cause le rire chez les gens,

c'est super. Mieux vaut se marrer que de pleurer. L'humour aide à supporter la vie. Je pense que faire de l'humour est génial; surtout par les temps qui courent. Si je pouvais faire rire le monde, je le ferais. Or, je ne joue jamais la carte de l'humour, car il faut être doué et je ne le suis pas.

Est-ce que vous avez déjà ri dans une de vos performances?

Dans les années 1960-1970, les gens disaient des choses hilarantes. En Espagne, il faut rappeler qu'aucun individu n'avait vu d'art action de leur vie. Je devais faire des efforts pour ne pas éclater de rire, même si parfois je m'échappais. Pourquoi pas? Chacun se projette comme il est. Si la personne a un sens de l'humour, l'action qu'elle va percevoir sera comprise avec humour. Si elle est de nature irritable, il est possible qu'elle déchiffre la performance de la même manière.

Est-ce que vous avez déjà vécu des moments marquants dans une performance ? Quelque chose de magique qui est arrivé ?

Non. Je ne suis pas quelqu'un qui a un sentiment religieux ou mystique. Quand j'ai commencé à faire des actions, je savais ce que je ne voulais pas et je n'étais pas sûr à quoi j'aspirais. Ce que je désirais, il fallait l'inventer, le trouver. C'est dans le construire que j'ai compris ce que je voulais dire pour moi l'idée de performance. Cette démarche est un long cheminement; ce n'est pas une illumination.

Quel est le pouvoir de la performance ?

Je pense que la performance n'a aucun pouvoir. Je ne crois pas non plus qu'elle puisse transformer la société, mais elle peut aider. Par exemple, la cuisinière qui cuisine pour les révolutionnaires ne change rien, mais les soutient. Nous, pauvres artistes, on fait ce qu'on veut, mais peut-on transformer le monde ? Non, je ne crois pas.

Quelle est la différence entre les performances des années 1970 et celles d'aujourd'hui?

Dans les années 1970 et 1980, c'était une période de contestation. Tout le monde pouvait faire ou dire ce qu'il voulait. C'était un droit que les artistes se donnaient. Cette liberté pouvait mener à des violences physiques sur les protagonistes. D'ailleurs, ça m'est arrivé en Amérique, en Espagne et en Allemagne aussi; mais c'est du passé. Aujourd'hui, les gens sont passifs comme s'ils regardaient la télévision. Ils n'interviennent pas, ils regardent des performances comme s'ils assistaient à des concerts. Le problème : est que tout est uniforme. Tout le monde pense la même chose et a des angoisses, tristesses et réactions homogènes. En Espagne, à l'époque de Franco, tout était politique. Si tu faisais une action, le public croyait que c'était politique. Parallèlement, vu qu'il y avait une répression sexuelle, les moindres gestes performatifs étaient considérés comme le mouvement d'une libération sexuelle. La lecture d'une oeuvre dépend de la situation politico-sociale du pays. Avant, il y avait différents décodages des performances réalisées en Amérique, en Espagne ou en Allemagne. Ce n'est plus le cas, car aujourd'hui je peux aller où je veux; tout le monde est au courant de tout. Il y a une pensée unique pour la politique et l'art contre laquelle je lutte énormément. C'est beaucoup moins stimulant pour un artiste, parce qu'il connaît à l'avance le public qu'il aura.

Qu'est-ce qui est important en performance pour vous?

C'est la liberté. C'est de construire une action en risquant de faire la différence. Je peux faire ce que je veux; la seule limite c'est ma propre capacité puisque l'art n'a aucune frontière. Par exemple, j'aime

faire des maquettes pour mes installations. Je suis mal habile, mais je le fais quand même.

L'unique espace de liberté c'est quand je monte à mon atelier et que je me mets au travail. Lorsque je conceptualise ma performance, je suis dans ma « bulle ». En prestation, je me produis dans le monde réel et c'est ça qui me permet de me transformer et d'évoluer.

En art, ce n'est pas évident d'arriver à faire réagir les gens, d'éveiller en eux ce sentiment : « c'est quoi ça ? Je n'y comprends que dalle ? C'est difficile aujourd'hui parce que tout le monde sait tout. Il y a des livres qui expliquent comment interpréter et faire de l'art.

1812 mots

Biographie :

Francis O'Shaughnessy est un artiste québécois en arts visuels. Il a écrit dans des catalogues et des revues spécialisées en art : Inter et Zone occupée (Québec) Ligeia (France) et Performatus (Brésil). Il a obtenu une Maîtrise en Arts visuels de l'Université du Québec à Chicoutimi (2007) et un Docteur en études et pratiques des arts de l'Université du Québec à Montréal.